



Langue et modernité.

Ronan Le Coadic

► **To cite this version:**

| Ronan Le Coadic. Langue et modernité.. Klask, 2001, pp.45-50.

HAL Id: hal-00498434

<http://hal.univ-brest.fr/hal-00498434>

Submitted on 7 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Langue et modernité

La langue bretonne connaît, depuis une dizaine d'années, une vague de popularité sans précédent qui contraste avec la chute de sa pratique. L'une des explications de cet apparent paradoxe ne résiderait-elle pas dans une relation dialectique mettant aux prises langue bretonne et modernité ? Au cours des cinquante dernières années, en effet, le rapport des Bretons à leur langue semble varier au gré des conceptions de la modernité, laquelle, conçue d'abord comme un arrachement à la tradition, est ensuite contestée avant d'être, à présent, renouvelée.

I. Arrachement

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, modernité et langue bretonne paraissent antinomiques. Sauf pour le mouvement culturel breton.

A. Rupture libératrice

La modernité est un rapport au temps présent qui se conçoit comme une rupture libératrice « d'avec une totalité conçue comme une forme de communion ». Associée dans les esprits à la société industrielle, elle est caractérisée par un ensemble de phénomènes convergents, présentés comme libérateurs : l'institution des États-nations, la distinction du privé et du public, l'établissement du régime représentatif, la laïcisation, l'individualisme, les progrès de la science et enfin la rationalisation des méthodes de production et de distribution. Cependant, pour parvenir à se libérer, l'individu doit s'arracher aux terroirs, réputés cumuler l'étouffement communautaire, l'emprise du clergé et de la noblesse, ainsi que toutes les formes d'obscurantisme et d'arriération. En France, les citoyens sont invités, depuis la Révolution, à extirper de leurs esprits les idiomes qui perpétuent, selon Barère, « le règne du fanatisme et de la superstition » – parmi lesquels le bas-breton, « instrument barbare [des] pensées superstitieuses » – afin d'y substituer la langue « qui est chargée de transmettre au monde les plus sublimes pensées de la liberté », à savoir le français.

B. Angoisses bretonnes

Dans les années 1950, les Bretons veulent anxieusement être modernes parce qu'à leurs yeux, la modernité est la seule voie de la vie, entre deux formes de mort : celle d'un

passé dont ils ne veulent plus – car, ayant intériorisé une image dépréciée d’eux-mêmes, ils rejettent leur culture dans son ensemble – et celle d’un futur qui pourrait se construire sans eux – car ils sont lucides sur les bouleversements consécutifs à la guerre et redoutent d’être dépassés. Mais à l’époque, comment un Breton peut-il être moderne ? Deux stratégies s’offrent à lui. L’une, plutôt « rouge », consiste à miser sur les études pour, ensuite, s’exiler et connaître une promotion sociale. L’autre, plutôt « blanche », consiste à rénover l’exploitation agricole parentale afin d’en accroître la rentabilité. L’une comme l’autre supposent le renoncement au breton, perçu comme un symptôme d’arriération. En partie à l’initiative des femmes, « agents secrets de la modernité » des campagnes bretonnes, la langue bretonne est donc abandonnée massivement et bientôt scotomisée.

C. Modernité parallèle

Le mouvement culturel breton des années 1950 n’est pas hostile à la modernité, au contraire. Toute tendance confondue, il est influencé par le modernisme de *Gwalarn*, même quand il n’en revendique pas l’héritage. Loin de s’arc-bouter, comme au tout début du siècle, sur une lutte contre la modernité, il s’efforce de s’adapter et d’adapter le breton aux temps modernes, en le réformant et en le dotant d’une riche littérature, souvent inaccessible aux locuteurs natifs.

II. Contestation

A. Critique de la modernité bourgeoise

Lors des événements de mai 1968, tous les aspects de la modernité « bourgeoise » sont fustigés, qu’il s’agisse de l’État (« À bas l’État ! » proclament des slogans de l’époque), de la séparation privé-public (« Tout est politique ! »), du régime représentatif (« Élections, piège à cons ! »), de la laïcité (« Comment penser librement à l’ombre d’une chapelle ? »), de l’individualisme libéral, auquel est substitué un individualisme libertaire (« Mes désirs sont la réalité ! »), du positivisme (« L’imagination prend le pouvoir ! ») ou, bien sûr, de la société de consommation (« Vous finirez tous par crever du confort ! »). Toutes les contraintes sont mises en cause, ainsi que toutes les autorités et toutes les valeurs morales, religieuses et humanistes. Ce moment est le révélateur d’une rupture libératrice, bientôt suivie par l’émergence de nouveaux mouvements sociaux (féministes, écologistes et régionalistes, notamment).

B. Contraste breton

Au cours des années 1970, l’*ethnic revival* qui se propage dans le monde gagne la péninsule bretonne. Venant heurter de plein fouet une population qui s’évertuait, depuis vingt

ans, à refouler sa langue, il fait apparaître une situation contrastée : d'un côté, la renaissance musicale initiée par Glenmor et Stivell suscite un élan de fierté ; de l'autre, la langue bretonne, qui reste perçue par l'immense majorité de la population comme inutile et sans avenir, n'est plus transmise d'une génération à l'autre.

C. Réveil du mouvement culturel

L'effervescence contestataire des années 1970 est propice au développement et à la régénération du mouvement culturel. Sa tendance modernisatrice antérieure se prolonge et se renforce, prenant souvent une coloration « nationalitaire » alliant contestation bretonne et gauchisme. En outre, deux tendances nouvelles apparaissent. D'une part, les militants linguistiques découvrent « le peuple » et sa richesse : de jeunes collecteurs sillonnent les campagnes à la recherche des trésors de la culture orale. D'autre part, pour la première fois, l'État est contourné : puisque les écoles publiques ne prodiguent pas d'enseignement de langue bretonne, des militants se regroupent et créent les écoles associatives *Diwan*, qui combinent enseignement en langue bretonne et pédagogie progressiste.

III. Renouveau

Les changements qui affectent en profondeur l'ensemble de la société à partir des années 1970 conduisent à renouveler la modernité, en l'orientant dorénavant vers l'autonomie du sujet. Cette évolution amène graduellement les Bretons à reconsidérer leur rapport à leur langue.

A. L'autonomie du sujet

Les hommes et les femmes d'aujourd'hui sont très attachés à l'égalité que leur garantit la citoyenneté. Toutefois, ils ne s'en contentent plus car elle les réduit à l'état d'individus indifférenciés. Or, ils veulent également que leurs différences soient fraternellement reconnues, qu'elles ne soient plus cantonnées à la sphère privée. Enfin, ils souhaitent pouvoir disposer librement de leur identité : souligner, cultiver ou ignorer telle ou telle de ses facettes comme bon leur semble, sans qu'un modèle leur soit imposé, sans qu'une autorité vienne leur assigner ou leur interdire un comportement. Bref, la modernité se traduit désormais par une revendication d'autonomie étendue à tous les domaines de la vie, qu'il s'agisse de la sexualité, de la famille, de la nationalité, ou d'autre chose.

B. La réconciliation inachevée

Dans ce contexte, les Bretons se réconcilient avec leur langue, qui est de moins en moins synonyme d'arriération à leurs yeux. Au contraire, comme tous les produits de « terroir », on lui reconnaît désormais une « authenticité » et une saveur inimitables. Elle reste, en partie, liée à l'image du passé. Cependant, ce passé, loin de le rejeter comme leurs

parents dans les années 1950, les Bretons d'aujourd'hui l'honorent. Ils y trouvent une source de dignité collective et une culture qui leur paraît utile pour affronter les grandes mutations en cours. Néanmoins, cette réconciliation est tardive et inachevée. La ferveur pour le breton se répand plus chez les jeunes, les citadins et les diplômés que chez les paysans bretonnants âgés de Basse-Bretagne, qui ne se sont pas encore remis de l'étiquette de « ploucs » qui leur fut jadis collée. Plus globalement, si la société bretonne dans son ensemble est dorénavant favorable à la préservation du breton, elle y voit davantage une richesse patrimoniale qu'un outil de la vie « moderne ».

C. Le libre choix linguistique

Dépassant largement la mouvance militante, la pratique volontariste du breton reste aujourd'hui minoritaire sans pour autant être négligeable quantitativement puisqu'on estime que plus de trente mille personnes apprennent le breton aujourd'hui. Cette pratique volontariste s'inscrit parfaitement dans le contexte de la modernité renouvelée : elle relève d'un libre choix, détaché de toutes les contraintes traditionnelles. Les nouveaux bretonnants vivent, en effet, en réseaux déterritorialisés : ils peuvent aussi bien résider dans les métropoles régionales de Haute-Bretagne (ou n'importe où ailleurs dans le monde) que dans les campagnes basses-bretonnes. Ils sont, en outre, désocialisés : ils ne sont pas nécessairement liés aux milieux bretonnants traditionnels, membres de familles bretonnantes, ni même bretons. L'emploi du breton relève pour eux d'un choix de vie plus ou moins total : ils peuvent se contenter de parler breton avec quelques amis dans des bars alternatifs ou sur l'internet, ou aller jusqu'à en faire la langue de leur famille, voire de leur vie professionnelle (le breton fournit désormais non seulement des emplois d'enseignants mais aussi de formateurs, de traducteurs, de comédiens, d'éditeurs, etc.)

Conclusion

À une conception ancienne de la modernité, selon laquelle il fallait, pour libérer les individus, les arracher aux terroirs et aux traditions, en succède une autre qui, plaçant toujours la liberté individuelle au sommet des priorités, souhaite l'humaniser. D'individu abstrait, le citoyen se transforme en une personne qui désire être reconnue dans sa spécificité et refuse toute prescription, limitation ou contrainte à l'expression de son identité d'élection. Cette évolution, encore inaboutie, renverse les perspectives. La langue bretonne, de stigmaté d'arriération, se transforme – parce qu'elle est choisie – en attribut de la modernité. En revanche, l'État, jadis figure centrale et sacrée de la modernité, se mue en père un peu dépassé, qui freine les impulsions d'autonomie de ses citoyens mais n'a plus le monopole du pouvoir.